



Par  
LUC CHESSEL

# DRACULA fait les quatre sang coups

Délire autour d'un spectacle de vampire érotique, le film de Radu Jude déborde de mille histoires et images générées par IA, moulinant dans la dinguerie d'une technologie prête à dévorer le monde.

## RESTAURANT-BORDEL

C'est le mot d'ordre de l'avant-garde, à la fois esthétique et politique, mais surtout un conseil efficace, productif. *Dracula* devrait être un très mauvais film de quel point de vue qu'on le prenne, aussi décousu, moche, obscène, cynique, confus que le technofascisme de son temps. C'est là le point de vue des adjectifs, un tic avec lequel la critique de cinéma n'a pas terminé d'en finir – elle devrait –, la grimace du jugement. Suspendons le nôtre par les pieds. Que raconte ce *Dracula* '25, qui repousse les limites techniques du bien fait et du

mal fait, franchit les lignes esthétiques du ni fait ni à faire ? L'histoire de Dracula ? Non et oui. Non : il raconte à la place trop d'histoires, intercalées d'une grande quantité d'images de bites générées par intelligence artificielle – sauf dans le conte de « la récolte des bites », où elles ne sont pas virtuelles mais prothétiques, des godes réellement filmés poussant comme des

épis de maïs : bouffée d'air pur réaliste ! Tous ces segments, ou fragments, sont introduits par un narrateur-scénariste en panne (Adonis Tanta, explorant au max la catégorie du mal joué) qui cherche l'inspiration dans un générateur automatique d'audiovisuel, dont on est censé regarder le résultat : nous sommes donc la plupart du temps devant un faux film généré par IA,

une contrefaçon de singerie, un faux au carré. Plein d'histoires, mais surtout le feuilleton des deux acteurs jouant un spectacle érotique nul sur *Dracula* dans un restaurant-bordel transylvanien, au cœur d'un environnement touristique kitsch spéculant sur la figure locale de Vlad l'Empaleur, inspirateur du personnage. Celui-ci revient d'entre les morts

dans un autre épisode du film, visite son propre musée et s'en fait virer parce qu'il « vladspaine » la guide sur sa vie, à rebours du mythe national. Nos acteurs, eux, doivent fuir quand le public supposé les lyncher pour rire se voit proposer de les tuer vraiment, allégorie de ce mélange de mauvaises choses vieilles et nouvelles qui compose nos fascismes actuels. Il y a des moments où il faut partir dans tous les sens.

## MACHINE

Et oui : qui suce qui ici jusqu'au sang ? Le cinéma est ou était le vampire originel, machine à tout absorber, pompant le flux de la vie pour réchauffer sa propre froideur. En cela, il était à la fois le produit et la métonymie du capital. Or, il a désormais, après d'autres avatars, une vraie compétition en son dernier rejeton, l'IA, force capable de produire (aussi de l'audiovisuel) à partir de ce qui la précède, vampirisant le vampire, résolue à dévorer le monde pour décider à la place du vivant. La génération prend la place de la production, y compris celle de films, et la place de la mise en scène. Il faudrait développer, se demander : quel avantage a encore ou pas le cinéma sur ce double ? Celui de pouvoir encore être bon, mauvais, ou les deux ? C'est-à-dire d'avoir des émotions ? *Dracula* se et nous le demande, il veut témoigner de la lutte des vampires et s'en tenir là, jouir dans les ruines, mordre à l'hameçon, saigner, rire jaune, recommencer. ♦

**DRACULA** de RADU JUDE avec Gabriel Spahiu, Adonis Tanta... 2 h 50.

# Libération

Gabriel Spahiu en *Dracula*.  
PHOTO MÉTÉORE FILMS

# GINÉMA

## «On me prend pour un type obsédé»

**Le cinéaste roumain Radu Jude, qui rejette un cinéma trop soigné et contraint, voit dans les mutations effrénées de son pays une inspiration pour son œuvre prolifique et expérimentale.**

C'est toujours un grand plaisir de croiser le chemin du cinéaste roumain Radu Jude, qui parle de cinéma avec humour, érudition, sans aucun surmoi auteuriste, plutôt avec un enthousiasme espiègle et communicatif. Avec *Dracula*, il signe – seulement quelques semaines après la sortie de *Kontinental* '25 – un film kitsch, bouffon, en roue libre, qui empoigne notre époque et la malmène, la presse jusqu'à en tirer un jus impur et jubilatoire. Images générées par IA, dadaïsme et second degré sont au cœur de cette œuvre qui essaie tout, sauf de faire consensus. **Le centre Pompidou vous a consacré une rétrospective fin septembre, titrée «Radu Jude, cinéaste intranquille». Que pensez-vous de cet adjectif ?**

Juste après la révolution en Roumanie, il y avait un soap-opera qui s'appelait «Jeunes et Intranquilles», donc on utilisait cet adjectif pour se moquer des gens. Ça me rappelle ça. En réalité, je pense que je ne suis pas plus intranquille ou névrotique que la moyenne. Le désir de faire plus de films que la moyenne des auteurs en Europe, ça me vient de l'exemple de la Nouvelle Vague, qui reste mon modèle. Truffaut, Godard, Chabrol, ils faisaient deux films par an quand tout allait bien.

Par ailleurs, j'ai pris conscience, quand j'ai habité hors de mon pays pour la première fois, en l'occurrence quelques mois en Allemagne,

que la Roumanie a une dynamique humaine, sociale, politique, beaucoup plus rapide que celle de pays d'Europe occidentale. Parce qu'on a eu une longue série de dictatures qui a culminé avec la dictature communiste, puis une société néolibérale avec un capitalisme débridé, parce qu'on se situe en marge de l'Europe centrale, près de la Russie, de l'Ukraine, mais aussi de la Turquie, avec une influence historique ottomane. Bref, parce qu'il y a énormément de choses à explorer, alors je veux faire plein de films. Tout bouge très vite en Roumanie, il faut suivre le rythme.

**Mais comment faites-vous pour y arriver ? La plupart des cinéastes aimeraient tourner plus...**

J'essaie de me débrouiller avec ce que j'ai, et pas avec ce que j'aimerais avoir idéalement. Je me méfie de «l'idéal» de manière générale. Donc je suis prêt à mélanger les types de productions, de budgets, de projets. Si on prend mes quatre derniers films, il y a *Sleep #2*, presque une vidéo d'art que j'ai faite tout seul sur mon ordinateur, un film de montage de pubs roumaines des années 90, pour lequel je n'ai payé aucun droit, puis *Dracula* qui a été fait plus «normalement», avec un budget d'environ 1 million d'euros, et *Kontinental* '25 que j'ai fait en marge du tournage de *Dracula*, en proposant à l'équipe ce *side project* tourné en même temps, sur dix jours, avec les mêmes comédiens, le même matériel.

Aujourd'hui que je prépare un film en France [une adaptation libre du roman *Journal d'une femme de chambre*, produite par Saïd Ben

*Saïd, ndlr*], je découvre des lourdeurs que je ne connaissais pas, les plannings des acteurs, les agents... Des choses qui n'existent pas en Roumanie. Moi, mes castings, je les boucle en cinq minutes en passant un coup de fil à mes comédiens. Ça tient au fait que la Roumanie a une industrie du cinéma beaucoup moins développée, alors il y a moins d'intermédiaires. Les méthodes, on peut les inventer sur le tas, et les gens sont très partants pour travailler, tout le temps, car les occasions ne sont pas si nombreuses. J'utilise les avantages des inconvénients. ***Dracula*, tourné à l'iPhone, est volontiers ingrat à l'œil. On sent que vous n'en avez rien à faire des «belles images», voire que vous vous en méfiez...**

Déjà qu'est-ce que ça veut dire «beau» ? La beauté, la plupart du temps, c'est seulement une sorte de cliché. C'est comme la poésie :

quand tu t'y intéresses vraiment, tu découvres que tout peut être poétique. C'est une question de rapport au monde, de regard. Moi je trouve une certaine beauté dans mes images tournées à l'iPhone. Pour *Dracula*, soit on devait attendre un an et demi pour trouver plus d'argent, soit on faisait le film en trouvant des solutions pratiques. J'ai testé des caméras légères et on s'est dit que l'image d'iPhone n'était pas mal pour ce qu'on cherchait à faire. Quand on commence à apprivoiser un outil, on apprend à l'aimer. John Cage raconte une anecdote qui me semble faire écho à cette question. Au début des années 60, la ville avait mis des haut-parleurs qui diffusaient la radio partout sur les plages



DPA, AFP

INTERVIEW



Radu Jude a choisi de filmer à l'iPhone, dont «l'image n'était pas mal pour ce qu'on cherchait à faire». PHOTO MÉTÉORE FILMS

de Los Angeles. C'était une cacophonie. Alors John Cage a fait une pièce musicale avec onze sons de radios mélangés et il est retourné sur la plage. Et ça ne le dérangeait plus, ce bruit, parce qu'il avait l'impression qu'on jouait sa pièce. C'est à méditer. On peut aussi méditer la phrase de Godard «*Les idées viennent de la pratique*».

**Les curseurs sont aussi poussés dans *Dracula* au niveau de la vulgarité, qui est assumée, revendiquée, exposée sous de multiples formes, notamment un nombre considérable de phallus. Pourquoi ?** Maintenant je suis gêné quand je rencontre les gens car on me prend pour un type obsédé. Je crois que j'ai été beaucoup accusé en Roumanie de ne pas faire de films assez populaires. Alors un jour, pendant une rencontre, j'ai demandé «*C'est quoi pour vous un film commercial* » ? On m'a dit : bagarre, sexe, nudité, course-poursuite. J'ai tout mis dans *Dracula*. Maintenant j'attends du public qu'il aime le film ! Plus sérieusement, il y a quelque chose de très régressif dans ce film. Je crois que ça vient de mon intérêt pour les avant-gardes historiques. Si on prend le dadaïsme, Tristan Tzara, il y a toute une tradition de la trivialité ludique. A l'époque, dans les années 20, en Roumanie, il y avait une revue qui s'appelait tout simplement «Bite». Pendant longtemps pour *Dracula*, je ne savais pas comment faire le générique de fin. Je n'étais jamais satisfait. Finalement, j'ai fait un truc avec des lettres en couleur qui forment des slogans absurdes : «*Fuck les vampires*», «*Fuck les fascistes*»... Ma compagne m'a dit : «*Non, là tu vas trop loin dans la crétinerie.*» Mais je sentais que c'était le film qu'il fallait faire. Il ne faut pas regarder ce film avec des yeux sérieux.

**Comment avez-vous travaillé avec l'intelligence artificielle sur ce film qui prend à bras-le-corps la question ?**

Il y a dans le film des images générées par l'IA, de façon évidente. J'ai trouvé une certaine poésie, très numérique, dans ces images-là. Je sais que l'IA pose plein de questions en termes éthiques, de propriété intellectuelle, de disparition de certains emplois, et je suis pour une réglementation. Mais cette technologie m'intéresse en tant qu'artiste, j'ai envie de l'explorer. Quand ChatGPT est apparu, je me suis amusé avec et il se trouve que j'étais un peu bloqué dans mon scénario. Je lui ai demandé de m'écrire un synopsis, mais il n'écrivait rien d'intéressant. A un moment, je lui ai demandé de m'écrire un film porno avec *Dracula* dedans. Il a refusé, par souci éthique. Pareil, il ne voulait pas écrire de scénario où *Dracula* visite un camp de la mort. Alors je me suis dit que ça allait être ça, la structure de mon film, une suite de demandes à une IA, et les scénarios qui en découlent. Mais qui sont de moi. Je dois cependant lui rendre hommage sur un point : il m'a donné deux-trois idées pour transformer le *Nosferatu* de Murnau en une suite de publicités. Ça, c'est lui. Les bites, c'est moi.

Recueilli par LAURA TUILLIER